



Fraise et chocolat

Fresa y chocolate

de Tomas Gutierrez Alea et Juan Carlos Tabio

Fiche technique

Cuba - Espagne - Mexique
1992 - 1h51 - couleur

Réalisateurs :
Tomas Gutierrez Alea
Juan Carlos Tabio

Scénario :
Senel Paz
Tomas Gutierrez Alea
d'après une nouvelle de
Senel Paz



Jorge Perugorria et Vladimir Cruz

Musique :
José Maria Vitier

Interprètes :
Jorge Perugorria
(Diego)
Vladimir Cruz
(David)
Mirta Ibarra
(Nancy)

Résumé

David (Vladimir Cruz), militant de l'Union des jeunes communistes, étudiant, se fait draguer par Diego (Jorge Perugorria), photographe, artiste, au Coppelia, le plus fameux glacier de la Havane. David repère très vite le «maricon» qu'est Diego, d'autant plus facilement que ce dernier commande une glace à la fraise, signe indubitable de déviance. Les vrais hommes n'aiment que le chocolat. Diego traîne David jusqu'à son appartement, sous un prétexte fallacieux et tente de le séduire. Le jeune communiste s'enfuit. Sur les instances d'un camarade, il décide de revenir chez le photographe afin de déterminer l'étendue des compromissions contre-révolutionnaires de ce dernier.

Critique

Il arrive qu'un film tombe à pic pour expliquer un morceau du monde, un instant de l'histoire. **Fresa y chocolate**, réalisé en 1992, dont l'action se situe en 1979, tiré d'un conte paru en 1990, est une fenêtre sur Cuba aujourd'hui. A travers le film de Tomas Gutierrez Alea, on voit les contraintes qui pressent les Cubains vers la sortie malgré l'amour et la fierté déraisonnés que l'île suscite chez ceux qui y sont nés. Et l'on observe les mécanismes infiniment ingénieux que met en œuvre un régime qui veut à la fois être la plus efficace des dictatures et la plus aimable. (...) La morale de **Fresa y chocolate** est simple. Le militant-policier oubliera ses soucis de normalité, l'artiste homosexuel fera passer son désir à l'arrière-plan et les

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

deux hommes laisseront s'épanouir entre eux une amitié faite de compréhension mutuelle et de tolérance. Cette idée simple ne va pas de soi à Cuba, où les homosexuels ont été souvent pourchassés depuis 1959. Par ce seul fait, le film de Tomas Gutierrez Alea se situe en dehors de l'espace tracé par l'organisation institutionnelle de l'expression à Cuba. Et, comme si cette échappée initiale avait débloqué un verrou, le vieux cinéaste (qui a réalisé dix films en trente ans) dispose autour du thème central une infinité de notations qui, chacune à sa manière, tendent à composer un portrait exhaustif de la vie à la Havane. (...)

Dans un monde idéal, **Fresa y chocolate** aurait été un chef-d'œuvre de cinéma. Mais Tomas Gutierrez Alea, malade, a dû partager la réalisation avec Juan Carlos Tabio. C'est sans doute là qu'il faut chercher la source des sautes de ton, des ruptures de rythme du film. Quelques idées de mise en scène (les monologues intérieurs de David, par exemple) sont d'une inefficacité presque touchante. La direction d'acteurs, aussi, souffre d'une relative imprécision. Malgré un travail méritoire, Jorge Perugorria puise un peu trop dans le stock des stéréotypes qui signalent la folle perdue dans les comédies de boulevard. Et le poids de la tradition propagandiste se fait sentir. Paradoxalement, ce n'est pas le fond du discours qui en souffre, mais sa forme, explicative, didactique.

Reste l'essentiel. L'émotion que provoque la découverte en images voulues, désirées, d'un univers que l'on ne connaît que par les miroirs réciproquement déformants des discours militants. Et le portrait d'une ville, d'un peuple extraordinairement attachants. En bref, un signe que le vieux pouvoir du cinéma - montrer le monde - n'est pas tout à fait mort..

Thomas Sotinel
Le Monde - 29 sept. 94

Diego lit des livres interdits, boit du whisky de contrebande et drague avec ferveur de jeunes éphèbes chez les glaciers. David noie ses peines de cœur dans la révolution. Alors, aussi naturellement qu'il a choisi le chocolat, David décide d'espionner Diego... pour le bien de son pays. Quatorze ans après les premières mesures discriminatoires à l'égard des intellectuels homosexuels cubains - jugés contre-révolutionnaires, il ne fait toujours pas bon être un marginal, en 1979, à La Havane...

Depuis neuf mois, le Yara, la seule salle de La Havane à projeter le film de Tomas Gutierrez Alea et Juan Carlos Tabio (faute de copie, dit-on...), n'a pas désempilé. Une file d'attente de plusieurs centaines de mètres s'agglutine chaque jour devant le cinéma, contenue tant bien que mal par un cordon de policiers. Les affrontements entre forces de l'ordre et candidats à l'exil, qui se sont multipliés depuis le début du mois d'août, n'ont pas entamé l'enthousiasme des spectateurs. Cris, quolibets et applaudissements : les projections se déroulent selon un rite immuable. Trente-cinq ans après l'avènement de la révolution castriste, les Cubains osent désormais rire ouvertement de leur sort, sans prendre la précaution de se mettre à l'abri des oreilles indiscrettes.

Au cinéma Yara, c'est à qui reconnaîtra soit son voisin, soit la vigile de service, soit un ami homosexuel auquel Jorge Perugorria, l'acteur qui joue Diego, aurait emprunté les traits... Bien plus qu'un film, **Fraise et chocolat**, pourtant deux fois primé, est devenu un phénomène social. Chacun y vient retrouver ses contradictions, confronter ses points de vue et, qui sait, puiser une leçon de tolérance ou d'espoir. (...) Magnifiquement servis par leurs acteurs (Jorge Perugorria et Mirta Ibarra, formidables), les réalisateurs ont choisi de jouer sur l'une des cordes sensibles du peuple cubain : l'humour et l'autodérision. «Les gens se reconnaissent sur l'écran, dit Jorge Perugorria.

Comme David et Nancy, ils occultent quotidiennement les perversités du système et se méfient de tout et de tous. Voir un type comme Diego parler librement, ça leur donne des ailes. Ça réveille leur conscience - et même leur mauvaise conscience : comme David et Nancy ; ils se savent capables du pire et du meilleur».

Mais ça les conforte aussi dans le système... Car c'est bien la faille de **Fraise et chocolat** : Gutierrez Alea et Tabio dénoncent un état d'esprit, mais pas les faits. A aucun moment, ils ne mentionnent les camps de redressement installés en 1965 à l'intention des déviants idéologiques et sexuels. Et la guerre que livrent les intellectuels au régime reste dans un flou poli. **Fraise et chocolat** n'a ni la violence de **Conducta impropria**, le documentaire de Nestor Almendros (1984), qui dénonçait la condition des homosexuels sous Castro, ni la subversion de la nouvelle de Senel Paz, dont il est tiré.

Depuis la sortie du film, Tomas Gutierrez Alea, ex-figure de proue du régime castriste, a fait l'objet de violentes critiques de la part de la communauté des artistes cubains en exil. On l'accuse de vouloir réhabiliter le régime en gommant sciemment les actes les plus atroces de la répression. «Comme si on essayait de nous faire croire à la possibilité d'un Fidel Castro démocrate et capable de pardonner !» s'insurge l'écrivain Guillermo Cabrera Infante. Bref, **Fraise et chocolat** n'existerait que pour faire croire à une libéralisation du régime...

«Mais c'est pourtant ce qui se passe !» rétorque Jorge Perugorria. Oh.. bien sûr, les artistes et les intellectuels ont toujours du mal à s'intégrer. Comment le pourraient-ils ? Le système ne le permet pas ! Bien sûr la censure existe toujours.. Personne ne sait d'où elle vient. C'est comme un fantôme. Alors, à force de l'imaginer partout les créateurs finissent par la devancer et s'autocensurent. Pourtant, qu'un film comme **Fraise et**

chocolat existe, surtout dans le contexte économique actuel (c'est le seul long métrage qui ait été tourné en 1993) est un signe d'ouverture».

Petit acteur de théâtre et de télévision, Jorge Perugorria est devenu une star à Cuba, grâce au rôle de Diego. Un statut qui lui vaut, aujourd'hui, d'être le premier comédien cubain à avoir obtenu l'autorisation de tourner à l'étranger.

Marie-Elisabeth Rouchy
Télérama n°2333 - 28 sept. 94

Entretien

*Comment est né **Fresa y chocolate** ?*

Fresa y chocolate n'est pas né «ex nihilo», mais d'une source d'inspiration précise, comme tous mes films. J'observe ou je lis quelque chose, et je commence à penser à un film.

C'est ce qui est arrivé avec le récit de Senel Paz, «El lobo, el bosque y el hombre nuevo» (littéralement «Le loup, le bois et l'homme nouveau»).(…)

En terminant sa lecture je me suis tout de suite dit qu'on pouvait en tirer un film intéressant, qui tomberait à pic ; j'ai appelé Senel, qui a accepté d'écrire le scénario. Sans cela, je ne l'aurais pas fait.

Comment s'est déroulé le travail d'adaptation ?

Senel a déjà travaillé pour le cinéma, ce qui a rendu la communication plus facile.

Malgré tout, il ne s'agit pas d'une simple transposition de la nouvelle : l'histoire sert de base, de colonne vertébrale, mais d'autres personnages ont surgi, se sont développés.(…)

L'intolérance c'est le sujet du film ?

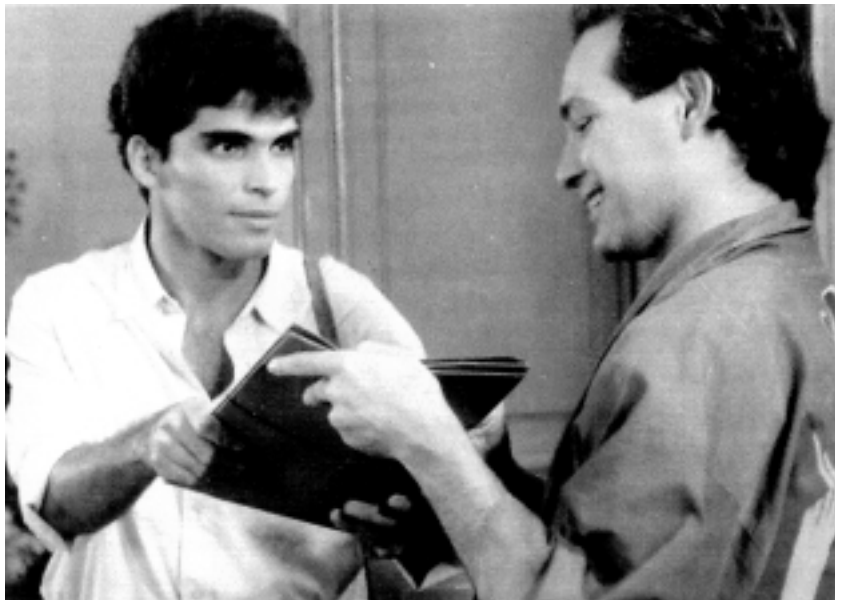
Oui, le sujet du récit de Senel, et du film : l'intolérance vis-à-vis de l'homosexualité, mais plus généralement l'intolérance vis-à-vis de tout ce qui n'est pas la norme, tout ce qui sort d'un chemin étroit et tracé.

Cette intolérance vous paraît encore forte à Cuba aujourd'hui ?

Oui, bien sûr, elle est encore présente. Mais le film et la nouvelle se passent il y a quinze ans quand l'homophobie était plus aigüe, et les persécutions contre les homosexuels amenaient des situations extrêmes, vraiment abominables, qui, heureusement, ne se reproduisent pas aujourd'hui.

Le rejet de l'homosexualité n'a pas existé qu'à Cuba: c'est un problème qui est plus ou moins résolu selon les sociétés. Tout le monde n'a pas encore compris que l'homosexualité n'était pas une maladie, mais une manière d'être, une façon de vivre différemment que l'on doit accepter.

Extraits d'entretiens publiés dans la revue cubaine *Revolucion y Cultura* et le quotidien mexicain *La Jornada*.



Le réalisateur

Figure centrale du cinéma cubain, Tomas Gutierrez Alea est né à La Havane en 1928.

Il a été formé au Centre expérimental de la cinématographie de Rome, et ne donnera la pleine mesure de son talent qu'après la révolution Castriste.

Histoires de la révolution est le premier long-métrage non documentaire produit par l'ICAIC, l'Institut Cubain de l'Art et l'Industrie Cinématographiques, qu'il a contribué à fonder. Le film ne cède pas à la glorification épique, est animé d'une émotion humaniste très nuancée, et représente un véritable tour de force pour une cinématographie émergente.

Les Douze Chaises lui permet d'aborder la comédie, genre auquel il reste fidèle avec **Les Survivants** et qui lui offre des possibilités critiques qu'il exploite dans **La Mort d'un bureaucrate**, l'un de ses films les plus connus.

Tomas Gutierrez Alea, surnommé «Tito», poursuit un parcours lucide et humaniste, avec notamment **La Dernière Cène**, sur le lourd héritage colonial, puis **Jusqu'à un certain point**, sur le machisme de la société cubaine.

En pleine crise du castrisme, il fait une fois de plus la preuve de son anti-conformisme, de son rejet des préjugés, avec **Fresa y Chocolate**.

Le Cinéma cubain,
sous la direction de Paulo Antonio
Paranagua.

Filmographie

Historias de la revolucion 1960
(Histoires de la révolution)

Las Doces Sillas 1962
(Les Douze Chaises)

Cumbite 1964

La muerte de un burocrata 1966
(La Mort d'un bureaucrate)

Memorias del desarrollo 1968
(Mémoires du sous-développement)

**Une Pelea cubana
contra los demonios** 1971
(Un combat cubain contre les démons)

La ultima cena 1976
(La Dernière Cène)

Los Sobrevivientes 1978
(Les survivants)

Hasta cierto punto 1983
(Jusqu'à un certain point)

Cartas del parque 1988
(Lettres du parc)

Fresa y chocolate 1993
(Fraise et chocolat)